

En ce qui concerne la terminologie, nous ne suivons pas l'auteur quand il prétend que l'homonymie et la polysémie rentrent sous le terme commun d'homophonie (p. 198). A notre avis, les homonymes peuvent être soit homophones (*saint, sain, sein, seing, ceint*), soit homographes [(*le*) *sens* — (*je*) *sens*], soit enfin homophones et homographes en même temps (*louer* du latin *locare* et *louer* de *laudare*). Sauf les homonymes véritables (étymologiquement différents), il y a des homonymes sémantiques (provenant de la perte de contiguïté de deux acceptions d'un seul mot: *grève* „terrain sablonneux“ — *grève* „interruption concertée du travail“) et finalement les mots polysémiques. Quant à d'autres classifications possibles et pour plusieurs détails, voir mon *Précis de sémantique française* (Brno, Universita J. E. Purkyně 1967), pages 69–83, éventuellement mon article "L'homonymie et la polysémie" dans *Vox romanica* 21, 1, 1962 49–56.

Pour conclure, nous recommandons l'ouvrage de M. Malmberg à tous les linguistes, étudiants de linguistique et tous ceux qui s'intéressent aux problèmes que pose l'étude de la langue.

Otto Ducháček

Georges Mounin: Histoire de la linguistique des origines au XX^e siècle, Paris, Presses universitaires de France, 1967, 226 pages in 8°.

Ce précis d'histoire de la linguistique est divisé en cinq chapitres: L'Antiquité, Le Moyen Age, Les Temps modernes, Le XIX^e siècle, Vers la linguistique du XX^e siècle.

L'auteur commence par la critique de quelques travaux concernant l'histoire linguistique après quoi il proclame: „L'histoire qu'on tentera d'esquisser ici aura comme point de vue celui de la linguistique riche de toutes ses acquisitions théoriques d'après 1930: de la linguistique fonctionnelle et structurale actuelle“ (11). Aussi se sert-il de termes tels que „première articulation“, „deuxième articulation“, „degré zéro“, „métalangue“, etc. même en parlant des grammairiens de l'Antiquité et du Moyen Age, termes qui, dans ces contextes, ne nous paraissent pas adéquats.

M. Mounin informe brièvement des théories sur l'origine de la langue et des opinions sur son évolution en citant un nombre considérable de linguistes renommés.

Dans les articles intitulés „Les Egyptiens“, „Sumériens et Akkadiens“, „La Chine antique“, „Les Phéniciens“, il s'occupe de l'origine de l'écriture (étapes pictographique, idéographique, phonographique), de diverses sortes de l'écriture et de l'analyse linguistique des hiéroglyphes. Comme il s'agit presque exclusivement de l'écriture, nous croyons que ces quatre articles — bien que instructifs et intéressants en même temps — auraient pu être supprimés ou abrégés au minimum dans une histoire de la linguistique aussi serrée que celle-ci. A en juger d'après ces articles (et encore quelques autres), on pourrait croire que l'auteur s'intéresse plus à l'écriture (alphabets, graphie, orthographe) qu'à la linguistique.

Tout en appréciant l'explication très intelligente de la linguistique indienne, nous trouvons un peu exagérée l'assertion que „la grande création linguistique de Panini, c'est la notion phonologique de degré zéro“ (69) et qu'on „pourrait même soutenir que Panini a une conscience claire de la notion de métalangage“ (70).

A propos des Phéniciens, on n'apprend que quelques faits concernant leur alphabet; à propos des Hebreux, on ne parle que de leur curiosité linguistique et de leur multilinguisme. C'est tout ce qu'on peut en dire, certes, mais alors ces deux articles pourraient être abrégés au maximum au profit des chapitres suivants, très riches en faits, mais trop pressés.

Les informations sur la linguistique grecque sont pertinentes et relativement complètes. L'auteur apprécie l'adaptation de l'alphabet phénicien que les Grecs ont perfectionné en introduisant des graphèmes vocaliques, la classification formelle et fonctionnelle des mots (l'élaboration des parties du discours), l'œuvre d'Aristote, de Platon, d'Aristarque de Samothrace (215–115 avant J.-Chr.) et d'autres, la dispute entre les Alexandrins (analogistes) et les Pergamiens (anomalistes), la dispute entre ceux qui croyaient que les mots signifient par nature (*physei*) et ceux qui soutenaient que les mots signifient par convention (*thései*).

En parlant des Romains, l'auteur insiste sur le fait qu'ils n'ont pas inventé grand'chose. Toutefois il apprécie Varron (1^{er} siècle de notre ère) qu'il proclame pour un grammairien né, le plus original et le plus moderne de tous les grammairiens romains.

En traitant de la linguistique du Moyen Age, M. Mounin mentionne les alphabets ogamique des Celtes, runique des Germains, glagolique (l'œuvre de St. Cyrille) et cyrillique

(sa variante postérieure) des Slaves. Il traite ensuite de la description des langues et des théories linguistiques.

Le chapitre „Les temps modernes“ commence par une caractéristique instructive de l'Humanisme et de la Renaissance.

En s'occupant du 17^e siècle, il caractérise les traits principaux de la Grammaire de Port-Royal, souligne l'intérêt pour la comparaison des langues attesté surtout par des dictionnaires multilingues (celui de Mégiser du 1603 contenait-il en effet 400 langues?), effleure les hypothèses sur l'origine des langues et les efforts de constituer une langue universelle artificielle.

Un article à part est consacré à J. B. Vico qui cependant, malgré son originalité, nous paraît plutôt un attardé qu'un précurseur ce qui est d'ailleurs l'opinion de M. Mounin lui-même (141).

En ce qui concerne le 18^e siècle, l'auteur constate qu'on porte un grand intérêt à la linguistique, mentionne brièvement les recherches phonétiques, caractérise celles de la grammaire, passe en revue les efforts de connaître différentes langues asiatiques, américaines et africaines. Les reconstructions de la langue-mère de toutes les langues du monde entier ont beaucoup d'audience à cette époque. Ce sont, bien sûr, des constructions à priori de la psychologie génétique d'alors.

Dans la partie consacrée au XIX^e siècle, M. Mounin suit la formation progressive du „comparatisme“ à partir des rapprochements du sanscrit avec d'autres langues que Cœur-doux, Sasseti, Jones et d'autres ont fait au XVIII^e siècle.

Des chapitres à part sont consacrés à Rasmus Rask, Franz Bopp, la linguistique après Bopp (Grimm, Miklosich, Zeus, Sacy, Raynouard, Schlegel, Bredsdorf...), Humboldt (soulignant l'influence de la langue sur la pensée), Schleicher (auteur de la reconstruction de l'indo-européen commun et représentant principal de l'hypothèse que la langue est un organisme).

M. Mounin effleure ensuite les rapports entre la linguistique et la phonétique, traite des idées des néo-grammairiens (Brugmann, Osthoff, Ascoli, Verner, Leskien, Delbrück, Paul, Schuchardt, Scherer).

Dans le dernier chapitre „Vers la linguistique du XX^e siècle“, l'auteur, après de brèves réflexions sur la continuité et les ruptures dans l'histoire de la linguistique, s'occupe, brièvement aussi, de F. de Saussure, Baudouin de Courtenay et W. D. Whitney.

Vu que son ouvrage n'est pas destiné aux spécialistes, mais au grand public, M. Mounin présente aux lecteurs un bon nombre de détails intéressants ou amusants, par exemple l'affirmation fantastique de Jean Chardin qui, dans son „Journal de voyage“ (1711), prétend que l'arabe compte 12,350 042 mots dont 1 000 termes pour „chameau“ et 500 pour „lion“. Il raconte aussi l'anecdote qui explique l'origine du mot „néo-grammairien“: Le professeur allemand Curtius étant en voyage, Brugmann, son coéditeur des „Studien zur griechischen und lateinischen Grammatik“, assume la responsabilité du numéro IX de cette revue dans lequel il insère son article sur les sonnantes nasales en indo-européen commun. De retour à Leipzig, Curtius désavoue Brugmann par une note dans laquelle il lui laisse la responsabilité entière de ses „conclusions hasardées“. Brugmann cesse de collaborer avec lui et fonde avec Osthoff une revue nouvelle. Dans la préface du premier volume, les deux éditeurs „reprenaient pour eux-mêmes le terme ironique de Junggrammatiker (les Jeunes Grammairiens, un peu comme on parlait ces années-là des Jeunes Turcs) qui désignait, en argot d'étudiant, les auditeurs rétifs à l'enseignement de Curtius. En 1885, Ascoli aggrave et durcit le contresens latent qu'on ne pouvait pas ne pas faire sur le terme, hors d'Allemagne, en le traduisant par Neo-grammatici, décalqué par les autres langues.“ (203).

Il faut apprécier les vastes connaissances de l'auteur (prouvées, entre autres, par de nombreuses citations et par les cinq bibliographies se rapportant aux cinq chapitres du livre), la clarté des exposés et la concision du style.

Il est à regretter qu'il y ait dans ce beau livre quelques fautes d'impressions dans les datations; par exemple: „... des Minoens chassés du delta du Nil vers — 200, puis chassés de la Crète... vers — 1400...“ (73); „grammaire florentine de Giambullari Della Lingua che si parla e si scrive a Firenze (1151)“ au lieu de 1551 (117).

Nous trouvons aussi un peu étrange de remplacer le terme de „avant J.-Chr.“ ou „avant notre ère“ par un tiret, par exemple dans la phrase citée ci-dessus ou bien dans: „l'âge de Néanderthal (— 100 000 ans environ)“ (p. 28), „à partir de — 3400“ (48), „vers — 2450“ (51), „entre — 1500 et — 1300“ (51).

Les quelques petites observations que nous avons faites ne veulent aucunement diminuer le prix de cet ouvrage qu'on lira avec plaisir et avec profit.